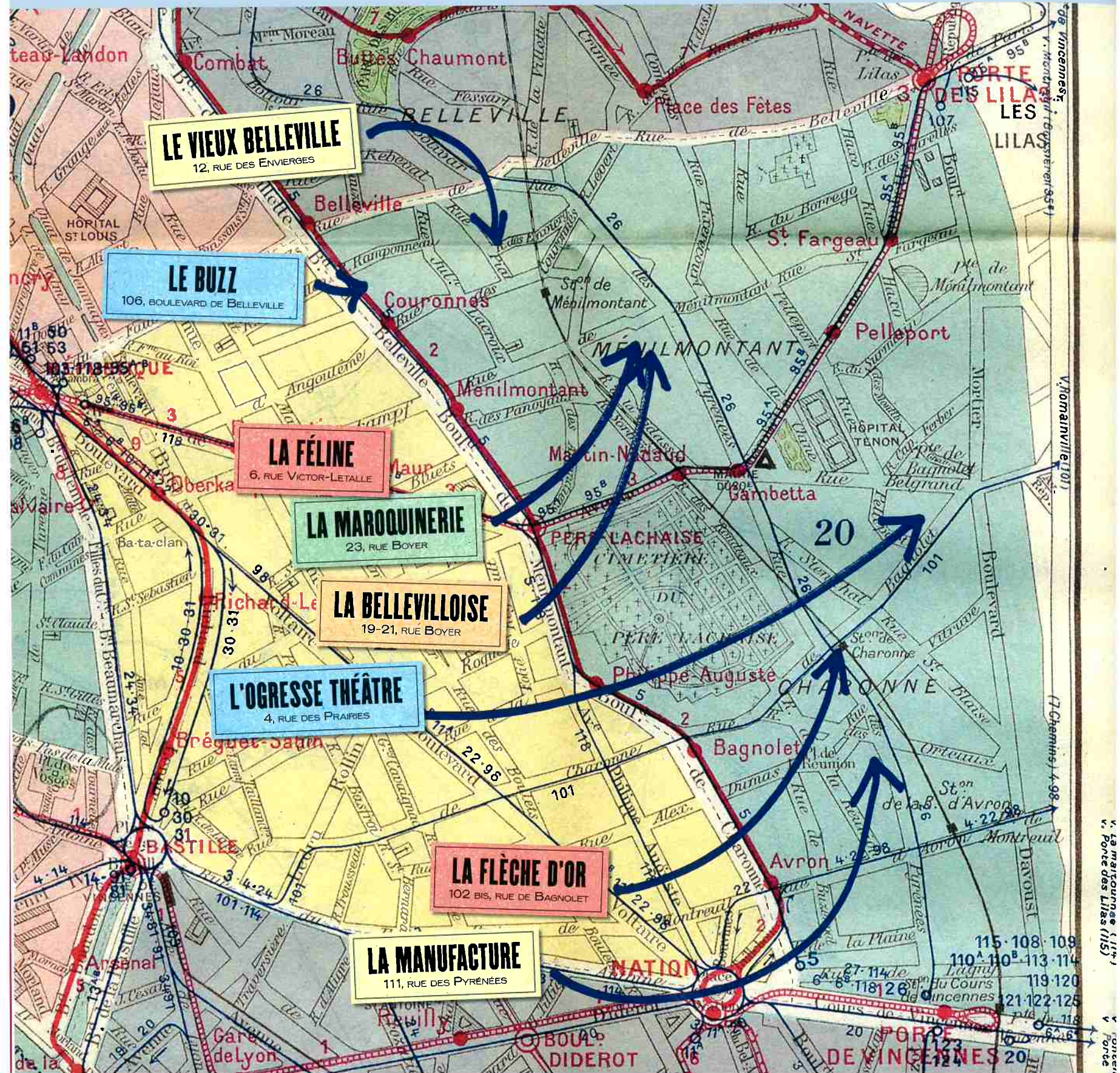


20^e

« C'est un gars d'Ménilmontant
Un vrai p'tit Parigot, un gavroche
Un titi, un marrant, Mimile
Il est toujours content ».

1936 - (JEAN BOYER - GEORGES VAN PARYS) - PATHÉ





Mimile, un gars de Ménilmontant

Maurice Chevalier

1936 - (JEAN BOYER - GEORGES VAN PARYS)
- PATHÉ

La Marche de Ménilmontant

Maurice Chevalier

1941 - (MAURICE CHEVALIER
- MAURICE VANDAIR - CHARLES BOREL-CLERC)
- PATHÉ

A l'origine, en 1887, avec « Belleville-Ménilmontant » Aristide Bruant s'instaure en pré-curseur dans la célébration en chanson de ces deux secteurs frères du 20^e arrondissement. Puis, en 1936, c'est au tour de Maurice Chevalier qui, en l'espèce, bénéficie d'une vraie légitimité : il est né en 1888 au 29 de la rue du Retrait, à Ménilmontant. Sa mère est passementière, son père peintre en bâtiment — alcoolique, il nuit quelque peu au bonheur familial. Très vite, le futur « Maurice de Paris » conçoit qu'il lui faudra tabler sur son travail et miser sur son étoile pour échapper à un destin adverse tracé d'avance. Passionné par le cirque, il quitte l'école à dix ans, exerce tous les petits métiers à sa portée, apprend l'acrobatie, se blesse. Il se met alors à imiter Dranem et décroche un premier contrat au Casino des Tourelles. Il se parfait alors en pratiquant la boxe, les claquettes. En 1903, il est engagé pour une revue au Parisiana. Sacré à l'Alcazar de Marseille, il obtient à son retour à Paris, en 1909, le premier rôle aux Folies Bergère. Sa carrière est lancée.

Ayant appris l'anglais pendant ses années passées comme prisonnier pendant la Première Guerre mondiale, il joue de cet avantage pour monter à l'assaut de Broadway, où il échoue en 1922. Pour une seconde tentative, il embarque à nouveau en 1928, et cette fois c'est la consécration, lorsque pris sous contrat avec la Paramount il tourne une dizaine de films entre 1929 et 1933, notamment avec Ernst Lubitsch. Couvert de gloire, il revient à Paris, où il triomphe dans les opérettes au Moulin Rouge, au Casino de Paris, souvent en haut de l'affiche avec Mistinguett. Seul en scène, il bourre les salles. Avec son accent titi, roulant les « r » pour s'accorder avec la mode, son personnage



de milord magnétise les parterres. Obéissant instinctivement à la recommandation selon laquelle pour étayer un profil de chanteur il faut être « de quelque part », il clame haut et fort ses racines de Ménilmontant — une identité de music-hall qui lui servira de passeport toute sa longue carrière durant. En 1936, année où le Front populaire se constitue, il vante « Mimile, le roi de Ménilmontant », un beau mâle comme il se doit, qui balance des épaules en bandant ses pectoraux, toujours joyeux, toujours sympa, et qui paraît bien être un décalque *in situ* de Chevalier lui-même, qui a bâti son image sur des critères identiques.



En 1941, pendant l'Occupation, il revient sur le thème avec « La Marche de Ménilmontant », dont il a écrit les paroles en collaboration avec Maurice Vandair ; une marche vaillante et virile ajustée au prestige des gars de Ménilmontant qui ne s'en laissent pas conter, vifs, disponibles et ardents. En cette période, le folklore populo en vogue garantit le succès. En scène, le bord du canotier versé sur le coin de l'œil — sa signature visuelle —, par une gestuelle ciselée, pas chassés et claquements de doigts, élégant à l'extrême, Chevalier étincelle.

Ménilmontant Charles Trenet

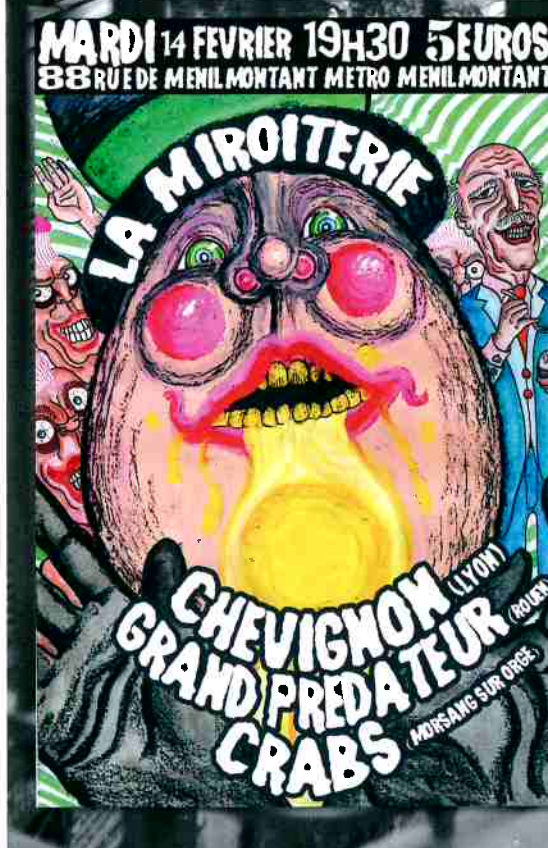
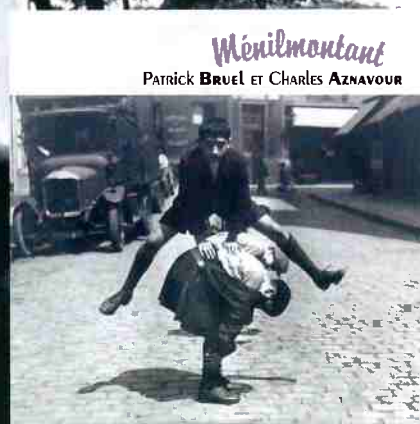
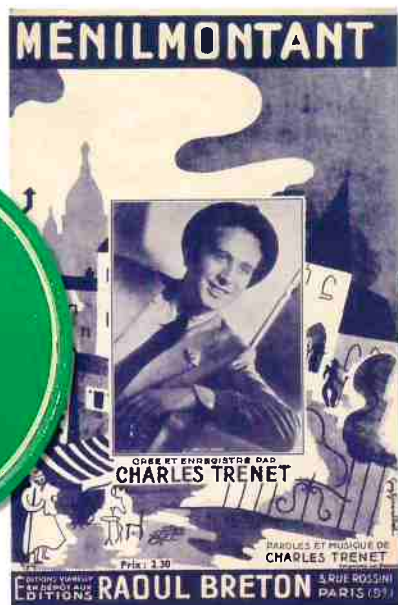
1938 - (CHARLES TRENET) - PATHÉ

Les Amants de Ménilmontant Patachou

1956 - (RAYMOND BRAVARD - A. ROUVRE)
- PHILIPS

La Rue de Ménilmontant Camille

2005 - (CAMILLE DALMAIS/
SIMON DALMAIS - SIMON DALMAIS)
- VIRGIN RECORDS.



Comment Patachou, la reine de Montmartre et par extension de la capitale, aurait-elle pu ne pas chanter « Les Amants de Ménilmontant » ? Deux thèmes l'y concernaient : l'amour et Ménilmontant – haut lieu de Paris, son autre passion.



trois ans auparavant, en 1938, Charles Trenet, narbonnais de naissance mais parisien d'âme et de cœur, s'était aussi emparé du thème de Ménilmontant.

Avec son air de Pierrot illuminé, sa légèreté pétillante, il a conquis un large auditoire, ébloui par son écriture novatrice tant au niveau des paroles qu'à celui de la musique. Et sur un rythme jazzy, il dépeint un quartier idéalisé dans son style distinctif, où les mots sonnent, où les images affluent dans une langue simple, si bien que l'on oublie bientôt qu'il vient du Sud – du berceau de la langue d'oc –, naturalisé, illico du cru, entrant brillamment avec son poème dans la gentry de Ménilmontant, de « Ménilmuche », où la langue d'oïl s'assaisonne à l'argot.

En 2005, loin de Chevalier ou de Trenet, Ménilmontant motive Camille, la nouvelle égérie underground du XXI^e siècle naissant, qui se fend d'une comptine hyper harmonisée pour évoquer la rue de Ménilmontant, peu vouée par nature à ce genre de célébration ésotérique et snob. Annexé à Paris en 1860, ce quartier dépendant de Belleville, à l'origine, fut un des hauts lieux de la Commune, et son esprit rebelle suffit presque à qualifier celui de Paris dans sa globalité.



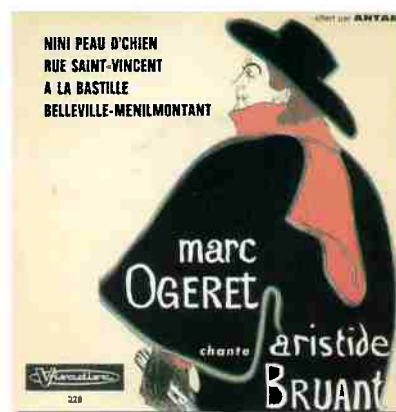
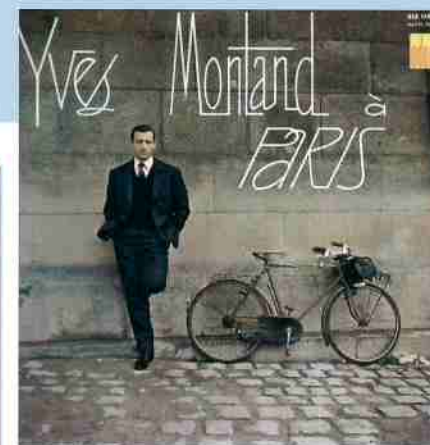


Belleville-
Ménilmontant
Germaine Montero

1953 - LE CHANT DU MONDE ; MONIQUE MORELLI - 1964 - LE CHANT DU MONDE ; GEORGES BRASSESS - 1970 - (ARISTIDE BRUANT) - PHILIPS

Rue d' Belleville
Yves Montand

1952 - (JOSEPH CARINI) - ODÉON



pour y revenir, Mouloudji, qui y vécut enfant auprès de ses parents, se souvient avant la Seconde Guerre d'un quartier populaire où les bandes s'affrontaient. Même ultra faubourien dans l'âme, désigné entre tous pour célébrer cette butte emblématique, il ne la chanta pas à proprement parler, sauf en reprenant « Belleville-Ménilmontant » ou bien en l'invoquant furtivement dans « Mon quartier », par exemple. Piaf, qui se commit au détour de ses rues, ne le retint pas non plus comme thème principal dans son catalogue.

Aristide Bruant, poète patenté des arrondissements de Paris, écrit en 1886 « Belleville-Ménilmontant », qu'il interpréta au Chat Noir et au Mirliton, peignant un tableau très noir de la déveine d'un frère et d'une sœur maqués par leurs protecteurs respectifs, qui les exploitent entre Belleville et Ménilmontant.

D'abord comédienne, supportrice sur les planches d'Anouilh et de Brecht avant-guerre, Germaine Montero, qui œuvra auprès de Jean Vilar dans les années pionnières du Festival d'Avignon, entame avec brio sa carrière discographique en décrochant le Prix du disque en 1953. Tournée vers les poètes, cette même année, sous la direction orchestrale de Philippe-Gérard, elle enregistre l'ode de Bruant, qui trouve un second souffle hors du circuit des cabarets. Plus de dix ans après elle, en 1964, aussi renommée pour sa passion poétique, Monique Morelli chante Bruant — et Belleville ! — en guise de piqûre de rappel.

Des Mérovingiens à Eddy Mitchell, la saga de Belleville s'étale au fil des siècles, à considérer que les Mérovée furent les premiers Parigots de souche.

Planté d'îlots insalubres, le secteur vit naître Édith Piaf en 1915, rue Orfila — à moins que ce ne soit l'hôpital Tenon. Encore lépreux, ce quartier était synonyme de misère ouvrière, de délinquance et de débîne alcoolique. En perpétuelle mutation depuis des années 1950, aujourd'hui il jouit d'une situation mixte, se partageant entre grands ensembles et maisons ouvrières rénovées. Siège d'une forte communauté chinoise, il accueille au XIX^e siècle les juifs émigrés d'Europe centrale qui pâtirent en masse de la grande rafle de 1942. Multiethnique par vocation, Belleville protège jalousement son statut cosmopolite, qui concourt à son image de marque. Si Piaf, qui y était née, s'en éloigna très vite

Rue de Belleville

Leny Escudero

1964 - (LENY ESCUDERO) - BEL AIR



Le Barbier de Belleville

Serge Reggiani

1977 - (CLAUDE LEMESLE - ALICE DONA)
- POLYDOR



Nashville ou Belleville ?

Eddy Mitchell

1984 - (CLAUDE MOINE - PIERRE PAPADIAMANDIS)
- POLYDOR



En 1970, Brassens, qui ne dédaignait pas à l'occasion de s'appropriier les chansons de ses poètes intimes, retient trois œuvres de Bruant : « Belleville-Ménilmontant », « À la Goutte-d'Or » et « À la place Maubert ». Et comme à l'accoutumée, sans épiloguer, c'est réussi.

En 1952, sur une valse de Joseph Carini, Yves Montand loue un Belleville enchanteur, paradis de toutes les insouciances élevé au statut de femme fatale adulée. Lui qui avait accompli ses classes à Paris, aux Folies Belleville, savait bien quel sang prolétarien coulait dans les veines et les artères de ce secteur.

En 1964, fils de républicains espagnols réfugiés en France, Leny Escudero, qui s'est lancé dans la chanson en 1962, chante « Rue de Belleville », une élégie à la mémoire des ruelles avoisinantes, des étrangers, de son enfance, de ses illusions perdues. Sur un rythme jazzy, même émouvante par touchés, cette chanson parigote reste comme une petite limonade-légère dans le catalogue de son auteur-compositeur-interprète.

En 1977, au service de Serge Reggiani, Claude Lemesle dresse le portrait amer d'un barbier dont l'échoppe est installée à Belleville et qui, plutôt que de s'adonner à son activité capillaire, rêve de donner de la voix dans les grandes salles de concerts. Et lorsque Reggiani y va de la sienne, c'est toute son échoppe et Belleville, un peu, qui vibrent par son timbre assuré. Via une mélodie ajustée d'Alice Dona façon *bel canto* allusive du *Barbier de Séville* de Beaumarchais, adapté en opéra en 1816 sur une

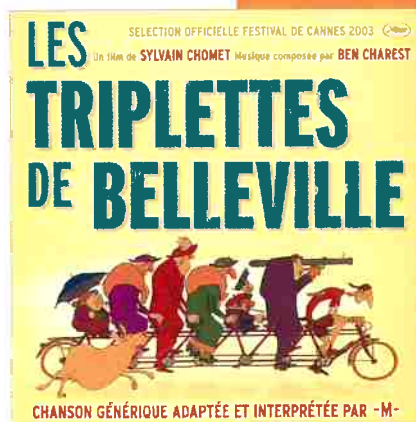
partition de Rossini, Reggiani joue à merveille son rôle de ténor contrarié.

Sept ans plus tard, en 1984, c'est au tour d'Eddy Mitchell de promouvoir Belleville, où il vécut son enfance et sa jeunesse. Dans son vingt-troisième album studio figure « Nashville ou Belleville »,

l'une de ses chansons phares, par laquelle il s'interroge sur ses racines. En effet, si musicalement ces dernières le propulsent de l'autre côté de l'Atlantique, dans la patrie du rock et de la country, sentimentalement elles l'arraisonnent à Belleville, à Paris, en France, patrie de l'opérette ! Dès lors, à quel élan se fier ? Tel est le dilemme de « Monsieur Eddy » dans ce titre fervent à la fin duquel il se garde de trancher, psalmodiant *ad libitum* : « Nashville ou Belleville ? »

Ultime mise à l'honneur d'un quartier en perpétuel réveil, en 2003, M interprète « Belleville rendez-vous », le générique du film *Les Triplettes de Belleville*, un film d'animation qui connut un grand retentissement à sa sortie.

Avec Pigalle et Saint-Germain-des-Prés, Belleville reste un des endroits les plus chantés de Paris.



Bellevilloise
DIMANCHE 10 MARS
À PARTIR DE 18 HEURES - 19-21, RUE BOYER 75 020 PARIS - PAF : 10 EUROS



Vue du café des Folies, rue de Belleville, haut lieu de la culture populaire de l'arrondissement.

Belleville rendez-vous M

2003 - (SYLVAIN CHAUMET
- BENOÎT CHAREST) - DELABEL/EMI.



Chez Rascal et Ronan Pigalle

1991 - (FRANÇOIS HADJI-LAZARO)
- BOUCHERIE PRODUCTIONS.

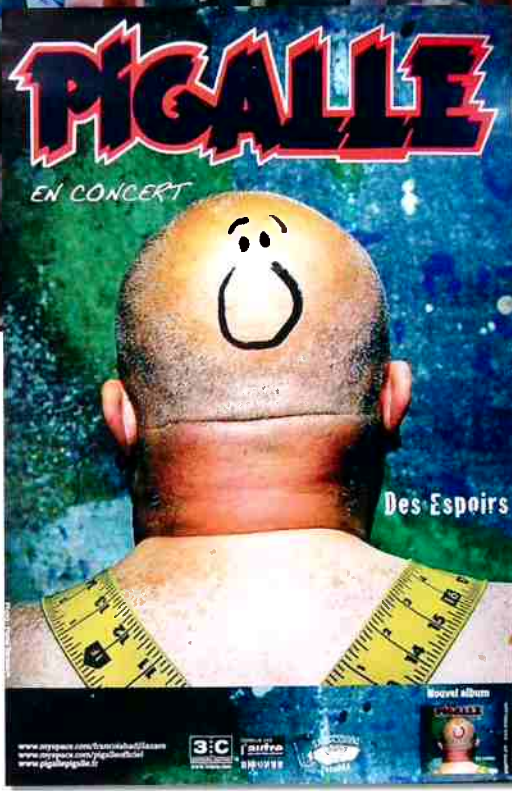
RUE DES PYRÉNÉES

bastions entiers se rénovent, des îlots perdurent intacts dans leur jus, tel Chez Rascal et Ronan, un petit rade à l'ancienne en retrait sauvé par miracle des pelles et des pioches des démolisseurs. En tout cas, tel qu'on peut l'imaginer. Dans une veine rock, folk, musette, avec cette ode rauque dédiée à son lieu de ralliement, le

groupe Pigalle braque ses feux sur une frange de marginaux, de zonards qui, au calque des années 1930, jacte l'argot, fait le coup de poing à la régulière – tradition garantie. Ici, la dégaine des punks en Perfecto et Doc Martens s'est substituée à celle des escarpes à foulards rouges et casquettes, tandis que les gisquettes du trois-temps ont laissé le carrelage de la piste improvisée aux révoltés de la décennie en cours – tous réunis par-delà les époques dans un même message de défiance face au système qui les a défavorisés à la naissance.

Musicalement parlant, ce pourrait être du musette. Ç'en est un peu, mais à la fréquence punk – quand la java se ma-

quille au fard de Métal Urbain ou d'Oberkampf, les précurseurs dans cette veine. La voix granuleuse d'Hadji-Lazaro agit comme un stimulant pour servir le récit, qui tourne autour de souvenirs récents, avant que les copines et les copains, aficionados de la bière et du petit rouge vite siphonné sur le zinc ou le formica, aient déserté. Pour quelle vie ? Pour quel bénéfice ? Rappels d'avant l'époque où les voisins se sont ligués pour obtenir l'intervention de la police, et où la tribu a émigré rue de Buzenval. Par ces couplets, le xx^e arrondissement se redresse face aux quartiers chic de l'Ouest, assumant sa mythologie, derrière laquelle se cachent des histoires d'amour, des histoires de tous les jours, des portraits hauts en couleur des acteurs de ce *revival* apache à la nuance post-punk – rue des Pyrénées où l'air est plus pur, rue de Buzenval cher au cœur de Pigalle !



Dans le quartier Charonne, la rue des Pyrénées et la rue de Buzenval fleurissent un Paris populaire, celui du siège de la Commune, des guinguettes, des bistrotts enfumés, des arrière-cours où les artisans vauquaient à leurs occupations avant que la modernité ne dévaste les vestiges parfois très pittoresques d'une époque révolue. Pourtant, au tournant des années 1990, tandis que des

PARIS ROCK PARIS PUNK

J'm'éclate au Sénégal
Martin Circus

1971 - (GÉRARD PISANI - BOB BRAULT)
- VOGUE

Métro, c'est trop !
Téléphone

1977 - (TÉLÉPHONE) - TAPIOCA

Les couleurs de Paris
Oberkampf

1982 - (PAT KEBRA - JOE HELL) - VIRGIN

Jaurès-Stalingrad
La Souris déglinguée

1988 - (LSD) - NEW ROSE RECORDS

On assassine
Belleville
Pigalle

1993 - (FRANÇOIS HADJI-LAZARO)
- BOUCHERIES PRODUCTION

Le Quai de Jemmapes
Les Nègres vertes

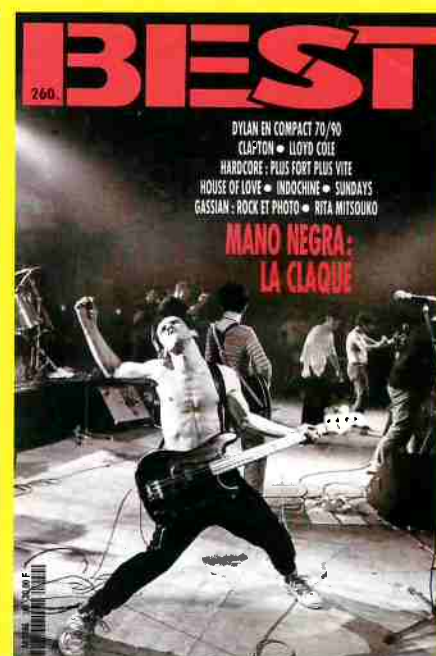
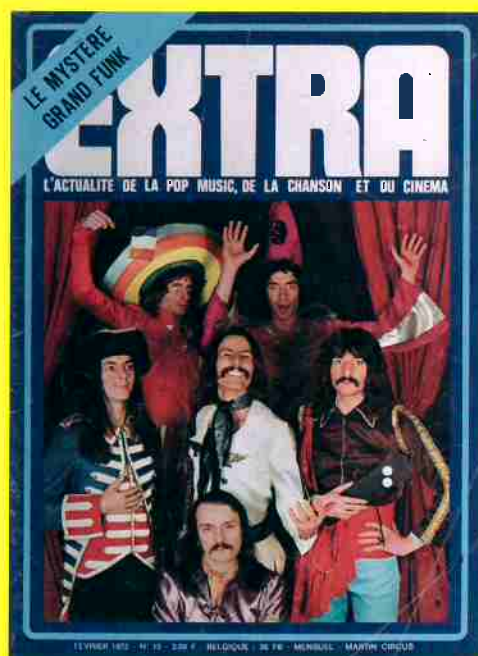
1991 - (MATHIEU CRESPIN) - CAPITOLE.

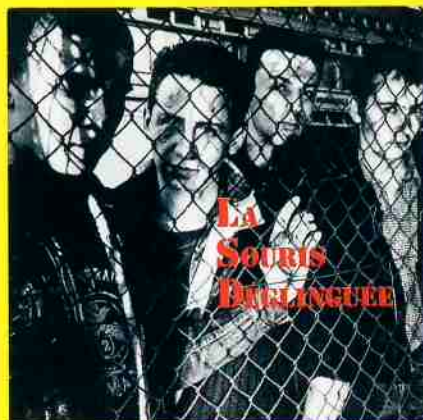
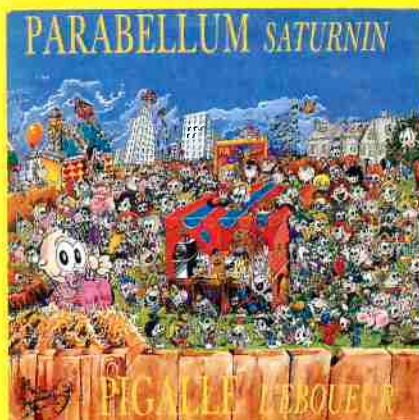


après de leurs publics respectifs aux mêmes impératifs. Guinches musettes, salles de rock, même combat ! Sous l'aspect vestimentaire, entre l'escarpe casquette sur l'œil, foulard rouge noué autour du cou, et le zonard en Perfecto, tatoué, une boucle à l'oreille, *idem*, les convergences s'opèrent : tous deux sont des rejetons des quartiers populaires de la capitale, l'aîné descendu des fortifs ou de la « zone », le cadet surgi des cités surpeuplées des arrondissements laborieux et sinistrés. En cela, l'apache, fils de la misère populaire, et le punk, celui de la crise pétrolière, se solidarisent par-delà les ans et les catégories admises, le premier s'affichant comme délinquant et aspirant à la marginalité, le second antisystème. Et *in fine*, à distance, ils incarnent un aspect identique du désarroi social. Trempée dans l'indigence, la chanson réaliste qui fit fureur à Paris et en France aura largement été celle des apaches, héritée de la goulante du

La chanson matrice du Paris des quartiers chauds a surfé sur deux époques et deux profils musicaux *a priori* étrangers, mais qui se rejoignent par-delà les âges : le musette et le punk – le premier qui prit son envol dans les années 1920 et régna jusqu'aux années 1960, le second qui surgit vers 1975 et perdure sous des formes variées.

À cet éclairage, l'accordéon de Jo Privat, résident notoire du Balajo dès la fin des années 1930, et la guitare de la Souris déglinguée crachant ses watts auront à cinquante ans de distance obéi





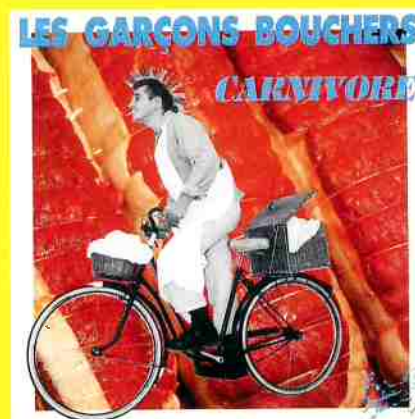
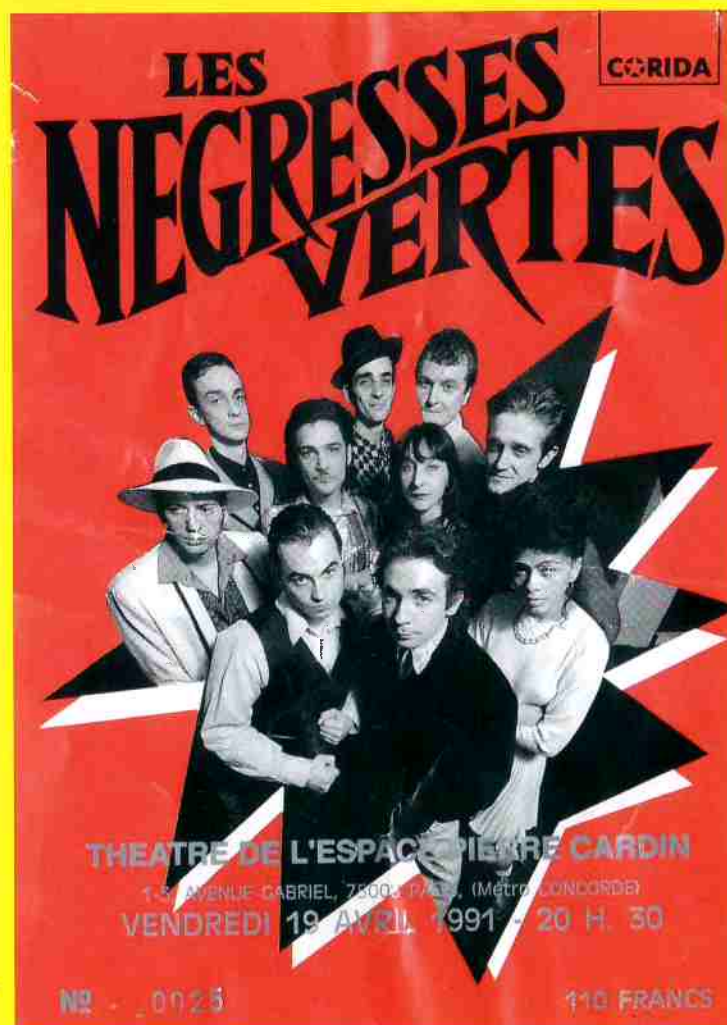
mitan du XIX^e siècle tissée de déplorations et de compassion, métissée de la complainte des rues et de l'argot de la pègre des faubourgs. Bruant fut le premier auteur, réaliste, à s'inspirer des laissés-pour-compte. À partir de 1935, s'affirmant comme une chanteuse réaliste de premier ordre dans l'onde de Fréhel, son exemple et rivale à ses débuts, Piaf excella avec des titres tels qu'« Entre Saint-Ouen et Clignancourt » ou encore « Corréqu' et Réguyer », où les mauvais garçons flambaient en héros de péripéties souvent réprochées par la loi et la morale — qu'ils violaient, pour la bonne cause : la leur !

Entrés dans la mythologie parisienne en couplets, l'apache, le loubard, le mac au grand cœur et, par prolongement, le paumé des secteurs déshérités n'allaient pas en sortir de sitôt, souvent associés au hasard d'une idylle à une prostituée soumise, archétypale de la femme fragile dominée pour son bien à coups de poing et de trique. Folklore douteux, pesant et répétitif qui condamnera ce style déclinant après 1945 : la guerre était passée par là. Les femmes désiraient s'émanciper. Et le pathos aussi bien que le drame avaient fini de séduire — enfin, presque.

Au virage des années 1980, au moins par l'attitude et par le ton, le mouvement punk politisé recycle le modèle social de la chanson réaliste. Mais c'est surtout avec la naissance du rock dit alternatif, sous-catégorie du punk, que la comparaison avec le réalisme des années 1930 éclate, et notamment grâce au groupe Les Nègresses vertes : sous une dégaine apache ou approchante, empruntant à une langue des faubourgs matinée de gitan et d'« argomuche », ces natifs du 19^e arrondissement — mauvais sang ne saurait mentir — n'ont rien abdiqué

de la culture guinguette de leurs prédécesseurs. Par le retour de l'accordéon, d'un pupitre de cuivres ou d'instruments tels le banjo ou la guitare sèche, ils amorcent un come-back acoustique dans le creuset orchestral de la chanson réaliste générique. S'appuyant sur des critères plus radicaux, et pourtant cousins, la Mano Negra, bâtie autour des frères Chao, s'exprime dans une forme où fusionnent le rock, le raï, le rap et le flamenco, résumée dans l'appellation « patchanka » dérivée d'un mot péjoratif espagnol désignant le musette. Avec un orchestral dédié au quai de

Jemmapes, le long du canal Saint-Martin - les Nègresses - et un hommage au pont Marie - la Mano -, ces deux groupes auront eu à cœur de ressusciter en couplets Paris où les affres de leur génération se condensent. Comme Pigalle, le groupe de François Hadji-Lazaro, qui, en plus de célébrer le « bar-tabac de la rue des Martyrs », martèle à l'heure des rénovations massives, en 1993, « On assassine Belleville » ! Animateur en 1985 de Boucherie Productions, un label de rock établi dans le 20^e arrondissement, François Hadji-Lazaro avait largement pourvu



au renouveau du rock francophone en produisant des groupes français, belges, canadiens aux horizons divers, folk, punk, thrash-musette. Puis il y avait eu la Souris déglinguée (LSD), dont le premier disque, sorti chez New Rose Records, remontait à 1981, et toujours en activité trente-trois ans après. Résolument punk, avec « Jaurès-Stalingrad », LSD nous entraîne dans le métro parisien — un décor rock en soi — pour une crise de rébellion adolescente entre deux stations de la ligne 2.

Le rock avait déjà retenti dans le métro parisien grâce à Téléphone en 1981, lorsque était paru le premier 45 tours du groupe. Parisiens, ils l'étaient, ils chantaient en français, et de surcroît ils exaltaient le métro, à l'intérieur duquel, à l'initiative de la RATP, ils allaient donner à la station République un concert gratuit d'anthologie le 26 mars 1977.

En 1971, le Martin Circus, issu de la première vague des groupes de rock français née au Golf-Drouot, avait décroché un tube majeur avec « J'm'éclate au Sénégal », dont l'action se situait à Pigalle, comme celle de « L'Éboueur » (1988), chanson de Parabellum, produit par Boucherie Productions. Pigalle où sur le mode réaliste, fantaisiste, versant musette ou rock, les chansons n'en finissent plus de converger.